

Jean-Yves LAURICHESSE

*Les Brisées**

Marielle Sassi

La mise en rayon relativement tardive du roman *Les Brisées*¹ de Jean-Yves Laurichesse², sans tapage médiatique³, et la nécessité de boucler le numéro 17 des *Cahiers Robert Margerit* m'imposent une relation trop succincte d'un roman bref et incisif qui relate «les brisées de la mémoire», ces moments essentiels construits tout au long d'une vie, celle de l'écrivain.

Mon enthousiasme de lectrice, même légèrement nuancé, en est pour autant très vif. S'y ajoute le désir de saluer un écrivain et universitaire originaire de Guéret, dont le talent est incontestable.

Les Brisées se lit tout d'abord comme un roman intimiste, une petite musique attachante dont la nostalgie, parfois un peu surannée dans son expression, suscite très vite un réel attachement. L'approfondissement s'impose peu à peu pour ce roman de la mémoire travaillant sur la mémoire. Par le truchement d'une petite édition Nelson, trouvée dans la bibliothèque familiale, le héros-récitant «il» se remémore les événements qui l'ont construit au fil des années. Un cheminement de l'enfance à l'adolescence et à la maturité, avec, s'installant peu à peu, un désir d'écriture comme une fascination ou, peut-être, un destin.

Cependant, si l'écriture est bien le début et l'achèvement du parcours, celui-ci repose avant tout sur le travail

* *Les Brisées*, Éditions «Le temps qu'il fait», avril 2013, 15 €.

1. Brisée: n.f., petite branche cassée qu'on laisse pendre aux arbres ou que l'on sème sur le chemin pour marquer la voie de la bête.

2. Il s'agit de son quatrième roman. Il est aussi l'auteur d'essais critiques sur Giono et Stendhal, Claude Simon, Richard Millet (*L'invention du pays*).

3. À signaler toutefois le «coup de cœur» de Jérôme Garcin dans le *Nouvel Observateur* du 13 juin 2013.

sous-jacent et inconscient de la mémoire: la ferveur pour tout ce qui touche au souvenir, celui des êtres, des lieux, des sentiments, de toutes ces parcelles de vie que Jean-Yves Laurichesse a passionnément interrogées, fasciné par leur sens et comprenant le rôle qu'elles allaient avoir dans son «désir de poésie» et d'écriture. L'art a ainsi supplanté chez lui toute autre motivation, jusqu'au jour où il a pu se confronter au rude travail de l'écrivain. Toutefois, si les divers moments du récit nous intéressent par leur variété, l'allégresse et la légèreté du ton, c'est quand même l'itinéraire qui est, à travers eux, le plus passionnant. En bref, le passage de la mémoire à l'écriture.

Je souhaite toutefois signaler deux passages par lesquels le récit prend sens. L'un d'eux, tout en émotion contenue, placé en ouverture, restitue le souvenir du père. L'écrivain sait que là se trouve la source d'inspiration première. Sur l'écran de l'ordinateur, «les lettres noires avancent sur la page éclairée de l'intérieur... Elles suivent les brisées de la mémoire, jusqu'à cet enfant tapi au fond de la forêt première, là où écrire a son origine.»

Le second, tout en fin de roman, aborde une interprétation de l'acte d'écrire, avec une légère touche de surréalisme. Voici comment s'exprime Jean-Yves Laurichesse à travers son double qu'il désigne par le pronom personnel «il». Plusieurs fois il a voulu approcher «le mystère incarné de la littérature». Le mystère, cette frange située dans une zone indéfinie et peut-être inaccessible à une explication banale. Il faut se contenter d'un ancrage dans ce que l'on peut appeler, pour simplifier, la mémoire profonde de l'homme: «la question montre que les couches profondes de l'être, d'où viennent les mots écrits, demeurent intactes à travers les plus grands bouleversements de l'existence.» Un beau passage du roman l'exprime. C'est l'image de cette femme, belle, à qui «il posa la question

qu'il avait ressassée tout au long de la route (et) dont il avait poli et ajusté les mots... Elle le regarda en silence et ne parut pas comprendre... Il lui demanda pourquoi elle ne répondait pas. Alors il se retourna et vit que la salle était vide.» Apparition trompeuse? Image d'une réalité qui s'efface? Nul ne le saura. «Comment feindre de s'absenter du réel tout en feignant d'y demeurer?» demande Jean-Yves Laurichesse. Nous sommes au cœur de la création romanesque, à la croisée de la mémoire et de l'imaginaire, travaillés l'une et l'autre par le temps qui efface ou fait ressurgir «les brisées» d'un «cheminement obstiné». Origine de ce qui paraît fondamental dans toute œuvre romanesque.

La fin de ce roman autobiographique est laissée à la découverte du lecteur. Elle est à la fois synthèse de toute une œuvre et dévoilement d'un auteur, jusqu'à l'accomplissement d'un roman réussi. Que Jean-Yves Laurichesse soit rassuré.

Il convient d'insister sur la beauté et la poésie du choix des citations en début des chapitres. Un vrai bonheur.

En conclusion, ce beau roman suggère beaucoup plus qu'il ne dit, ne substitue pas le pathos à l'émotion. Il est tout en fluidité et en discrétion. Et invite à lire les œuvres précédentes de l'auteur.

Jean-Guy Soumy perce le secret du monde du « Silence »

Olivier Bonnichon

Le nouveau livre de Jean-Guy Soumy, *Le Silence* * (Robert Laffont) nous invite à remonter le fil d'une histoire familiale singulière.

* *Le Silence*, Jean-Guy Soumy, Éditions Robert Laffont, 18 €.

De son amitié avec le cinéaste Claude Miller, Jean-Guy Soumy a conservé le goût de l'écriture cinématographique. Du texte écrit et remarquablement séquencé qui peut être facilement adaptable en scénario.

Il y a dix ans, *La Tempête* lui avait valu une adaptation télévisée.

Le Silence, son dernier roman, paru ces jours-ci aux éditions Robert Laffont, dispose de ces mêmes qualités. Dès l'entame, il plonge le lecteur au cœur d'une histoire étonnante mettant en scène la vie, les mystères, les secrets d'un mathématicien franco-américain de renommée internationale, Alexandre Leroy. Le «pitch», comme le diraient les cinéphiles, est simple: le suicide inattendu d'un homme entraîne sa femme dans un chemin de découvertes sur sa vie, son histoire, les relations avec son frère, ses origines familiales...

Cette saga, qui traverse les continents, du cœur de l'Europe à celui de l'Amérique, en passant, bien évidemment par la Creuse chère à l'auteur, traverse également les époques, du cœur de la deuxième guerre mondiale à aujourd'hui.

Ce texte sensible et profondément humain pose la question de l'identité. Qui sommes-nous, d'où venons-nous? Et de la transmission du savoir. Et presque du caractère subliminal de la transmission du savoir, comme l'illustre le portrait touchant d'un enfant autiste qui se rattache à la vie par la langue yiddish qui l'accompagne depuis sa naissance.

Dans *Le Silence*, ce sont les mathématiques, une matière que Jean-Guy Soumy connaît bien pour l'avoir longtemps enseignée, qui servent de fil à cette transmission. L'équation finale est captivante.